

Le Saint-Vincent

Numéro 42 - Juin 2026

Fraternité Sacerdotale Saint-Pie X Prieuré de Versailles - Villepreux - Rambouillet

L'habit fait l'évêque



Si l'habit fait le moine, que dire de l'évêque ! Lorsqu'un prêtre devient évêque il a besoin de tous les insignes de sa dignité, c'est tout un attirail. Soutane violette, chaussures blanches de cérémonie, gants, calotte, mitre, crosse, anneau, croix pectorale...

Ces habits tirent leur origine de l'Ancien Testament. Dieu en effet dit à Moïse : « Voici les vêtements qu'ils feront : un pectoral [1], un éphod [2], une robe, une tunique tissée, une tiare et une ceinture. Ils feront à Aaron, ton frère, et à ses fils, des vêtements sacrés pour l'exercice de mon sacerdoce. » (Ex 28, 4)

Ces vêtements ont une portée symbolique. La soutane est violette par exemple et plus exactement violet amarante ou pourpre violacée pour signifier à la fois la dignité et l'humilité devant Dieu. C'était d'ailleurs déjà la couleur de l'éphod du Grand Prêtre : « Ils feront l'éphod d'or, de pourpre violette, de pourpre écarlate, de cramoisi et de lin fin retors. » (Ex 28, 6) ; la mitre rappelle les deux rayons de lumière qui éclairaient la figure de Moïse lorsqu'il revint de son entretien avec Dieu sur le mont Sinaï et les deux fanons qui pendent dans le cou représentent la science des deux Testaments, l'Ancien et le Nouveau.

Le vêtement est symbolique, il dit ce que nous sommes. Le vêtement cache le corps pour faire paraître l'âme. En effet plus on veut signifier la dignité plus le corps doit être caché. À l'autel, lorsque l'évêque est revêtu de vêtements sacrés tout son corps est caché et même sa tête et ses mains sont couvertes.

Dieu en effet a créé l'homme à son image et à sa ressemblance en lui donnant un esprit.

Sommaire

- Mot du prieur p. 1
- Horaires des vacances p. 2
- Le sacre des évêques p. 3
- Pionnier de la prédication française p. 7
- Un uniforme catholique ? p. 9
- *La femme éternelle* p. 11
- La Visitation p. 12
- Carnet paroissial p. 13
- Chronique p. 14
- Calendrier trimestriel p. 16



« Dieu qui est un pur esprit, dit Bossuet, a voulu créer de purs esprits comme lui : qui comme lui vivent d'intelligence et d'amour : qui le connaissent et l'aiment. » C'est par son esprit que l'homme a cette sublime dignité d'être image de Dieu ! Mais puisque l'homme n'est pas un pur esprit, puisqu'il est âme ET corps il doit faire participer le corps à cette dignité. Le vêtement a cette fonction de cacher le corps et de le spiritualiser en faisant le reflet de l'âme. Le vêtement n'a pas pour fonction de cacher seulement, tel un paravent, mais de redonner l'image de l'âme, perdue par le péché. Celui qui s'habille se spiritualise, celui qui s'habille mal s'avilit. C'est pourquoi le vêtement dit quelque chose de l'âme. Et plus on veut être digne et respecté et plus on soigne sa tenue. Ainsi pour manifester la dignité du sacerdoce, l'évêque revêt tous ses ornements et ne laisse paraître que son visage. Celui-ci en effet reste naturellement le reflet de l'âme.

Si la dignité d'image de Dieu ne se mesure pas en centimètres, comme la longueur du vêtement, il est vrai que la soutane longue du prêtre et de l'évêque est signe de dignité. C'est bien cette dignité que le vêtement doit fait rejaillir et plus encore la bienséance de la tenue. La véritable dignité de l'homme régénéré à l'image de Dieu, c'est la vertu. Elle est d'abord spirituelle, c'est notre vie intérieure, la vie même de Dieu en nous, qui doit rejaillir au-dehors.

Ces vêtements de l'évêque nous rappellent la grande dignité du pontife qui est médiateur entre Dieu et les hommes, qui est un autre Christ puisqu'il reçoit la perfection du sacerdoce et qui a la grave responsabilité de la continuité du sacerdoce. Ils nous rappellent aussi notre dignité d'enfant de Dieu. Si nous ne sommes pas évêques, nous participons tout de même à cette dignité puisque c'est de ces évêques dont nous avons besoin pour nous sauver. Soyons dignes donc de l'honneur que Dieu nous fait en nous donnant ces ministres sur la terre pour nous mener au Ciel.

Abbé Louis Hanappier

1 Le pectoral était une pièce de tissu carrée portée sur la poitrine du Grand Prêtre. Il était fixé à l'éphod par des chaînettes et des anneaux d'or. Il portait douze pierres précieuses, chacune gravée du nom d'une des douze tribus d'Israël. Le Grand Prêtre portait ainsi symboliquement tout le peuple devant Dieu.

2 L'éphod était le vêtement principal porté par-dessus la tunique. On peut le comparer à la chasuble.

Horaires des vacances (19 juillet au 16 août)

Chapelle Notre-Dame de l'Espérance - 37 rue du Maréchal Joffre - 78000 Versailles

Dimanches et fêtes d'obligation
Messes basses à 9h, 12h et 18h30
Grand-messe chantée à 10h15
Confessions lors des messes du matin
Pas de messe à 18h30 le 15 août

La semaine
Messes à 7h25 et 19h
Permanence et confessions de 18h à 19h
Chapelet à 18h30

1er vendredi du mois
Chemin de Croix à 18h25
Messe chantée à 19h
Adoration jusqu'à 21h - confessions

1er samedi du mois
Messe à 19h suivie de la méditation

Chapelle de l 'Enfant-Jésus - La Croix Notre-Dame - 78450 Villepreux

Dimanches et fêtes d'obligation
Confessions à 9h30
Grand-messe chantée à 10h

La semaine
Messes à 11h25 jusqu'au 11 juillet
et à partir du 24 août

Chapelle Saint-Hubert - 10 rue de la Haie-aux-Vaches - 78690 Les Essarts-Le-Roi

Dimanches et fêtes d'obligations
Confessions à 9h30
Grand-messe chantée à 10h

Pas de messe de 8h30 le 12 juillet

Le sacre des évêques, par l'abbé Nicolas Cadiet



La cérémonie annoncée à Écône pour le 1er juillet est rare dans l'Église, et, pour des raisons évidentes, plus rare encore dans le rite traditionnel puisque les livres liturgiques de 1962 ne sont pas utilisés dans les diocèses. Comme la liturgie est expressive du dogme et de la méditation de l'Église, il nous a paru judicieux d'en donner un aperçu.

C'est normalement un dimanche ou à l'occasion d'une fête d'Apôtre qu'on procède au sacre des évêques, ou, moyennant une permission spéciale, un autre jour de fête. Le concile de Nicée demande déjà que trois évêques soient présents pour accomplir le rite, signe que l'élu sera intégré au corps des évêques[1]. Celui qui célèbre la cérémonie est le consécrateur et les deux autres les co-consécrateurs. Ils imposeront les mains et prononceront les paroles essentielles du rite d'ordination, de sorte qu'ils confèrent réellement le sacrement[2]. Cependant, pendant longtemps, le pape fut seul lorsqu'il consacrait des évêques, montrant ainsi sa primauté sur le collège épiscopal.

Examen des candidats

Lorsque le clergé s'est installé dans le chœur, avant de commencer la messe, l'évêque consécrateur vérifie l'idonéité du candidat et commence par s'assurer qu'existe un mandat apostolique, c'est-à-dire émis par le pape.

Ce fameux mandat n'est exigé que depuis que Rome s'est réservé la nomination des évêques, ce qui, contrairement à ce qui a pu être affirmé ici ou là, ne date que du Moyen-Âge[3]. En effet la discipline originelle de l'Église laissait au peuple et au clergé d'un diocèse le soin d'élire le nouvel évêque, avec confirmation par l'archevêque. L'intervention de plus en plus envahissante des princes temporels dans la désignation des évêques conduisit le Siège apostolique à se réserver ces décisions si importantes.

Il est clair que l'enjeu ne réside pas dans le pouvoir épiscopal de conférer la confirmation ou les ordinations, mais dans le gouvernement des diocèses, auquel le pouvoir temporel n'est jamais indifférent – ne serait-ce que pour des raisons financières, si importantes lorsque l'Église jouissait d'un patrimoine aussi vaste que sous l'Ancien Régime.

De fait, la liturgie de l'ordination des évêques ne fait presque[4] pas la différence entre le cas d'un évêque consacré pour gouverner un diocèse et celui d'un évêque destiné à une fonction d'auxiliaire, de nonce ou tout autre poste sans juridiction ordinaire : le cas normal est celui de l'évêque diocésain, même si l'usage de consacrer des évêques sans juridiction existe depuis bien longtemps. Lors de la cérémonie du 1er juillet, il faudra comprendre les textes liturgiques évoquant le gouvernement d'un diocèse en adaptant au cas de ces évêques auxiliaires dont le rôle sera surtout de conférer les sacrements.

Après la lecture du mandat, l'évêque consécrateur pose une série de questions aux élus pour vérifier leur disposition à pratiquer les vertus requises du pasteur d'un diocèse et leur foi exacte dans la doctrine catholique. C'est un texte dont on trouve la trace dans les statuts antiques des diocèses des Gaules.

Début de la messe

L'examen achevé, l'évêque consécrateur commence la messe par les prières au bas de l'autel avec les candidats à l'épiscopat à ses côtés. Alors qu'il monte à l'autel pour l'encensement, ces derniers se rendent à un autel disposé sur le côté pour retirer la chape et revêtir les ornements requis pour la messe : ils porteront l'étole non croisée sur la poitrine, la croix pectorale et les deux tunicelles. Ils poursuivent la messe jusqu'au verset de l'*alleluia* exclusivement, après quoi ils se rendent à l'autel principal où le célébrant interrompt la messe pour procéder aux rites propres du sacre.

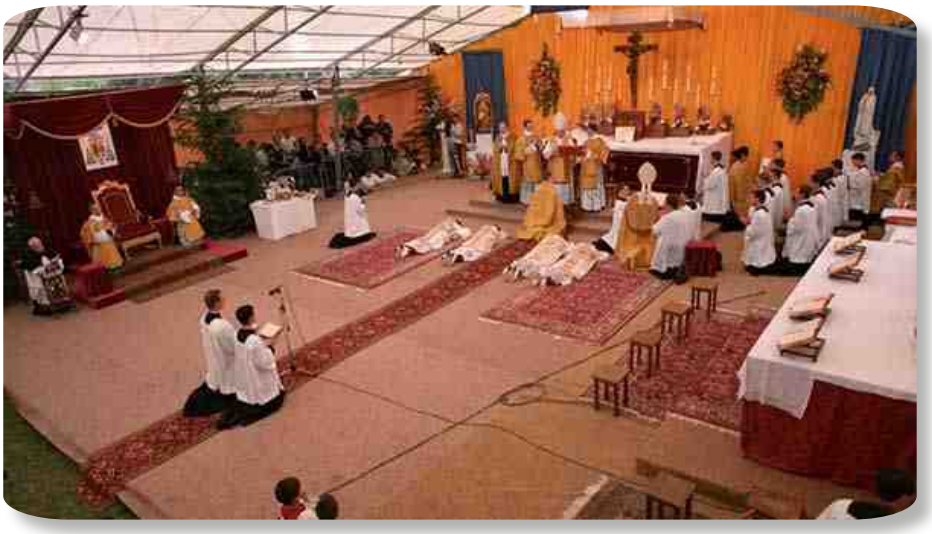
La consécration épiscopale proprement dite

Avant ces rites, l'évêque consécrateur rappelle brièvement les fonctions de l'évêque : *judicare, interpretari, consecrare, ordinare, offerre, baptizare, et confirmare*[5]. Dans les ordinations inférieures, l'évêque prononce une monition plus développée pour expliquer aux séminaristes les charges qui seront les leurs : dans ce cas-ci, il est un supérieur qui explique paternellement

quelles fonctions il confie, et exhorte à s'en rendre digne. Lors du sacre des évêques, cette monition est bien plus sobre parce qu'il s'agit d'introduire les candidats dont il n'est pas le supérieur dans le corps des évêques, c'est-à-dire au même rang que lui-même.

On poursuit avec le chant des litanies des saints, caractéristiques des actes les plus importants de la vie de l'Église. Ensuite intervient un rite déjà attesté au IVe s., c'est-à-dire dès que l'Église put, après la période des persécutions, déployer les fastes de la liturgie et conserver des archives. Il s'agit de l'imposition de l'évangéliaire sur la tête et les épaules des futurs évêques : comme successeurs des Apôtres, ils doivent transmettre le dépôt de la Révélation non seulement par la prédication mais encore par l'exemple de leur vie ; ils doivent donc être imprégnés de l'esprit de l'Évangile.

Alors qu'on maintient le livre sur eux, l'évêque consécrateur et les deux co-consécrateurs leur imposent les mains en disant : « *Accipe Spiritum sanctum* ». Puis après une oraison, ils prononcent la préface consécratoire qui magnifie le sacerdoce du Nouveau Testament par rapport à l'Ancien, dans lequel le prestige extérieur préfigurait l'éclat de la grâce surnaturelle prodiguée dans les sacrements de la Nouvelle Loi[6]. Les paroles « *Comple in sacerdotibus tuis…* », prononcées sans chanter, constituent, avec



l'imposition des mains, l'essence du sacrement. Lorsqu'elles sont achevées, les candidats sont bel et bien évêques, et la suite de la cérémonie ne fera qu'expliciter les attributs des nouveaux évêques et la prière que l'Église formule pour eux.

La préface consécratoire est interrompue par le rite de l'onction de la tête des nouveaux évêques avec le Saint Chrême, au chant du *Veni Creator*. On leur a auparavant lié la tête avec des linges blancs, comme on le fait pour les mains des nouveaux prêtres dans la messe d'ordination et comme on le fera pour les mains des nouveaux évêques, comme précaution – assez symbolique il est vrai – pour éviter que le Saint Chrême se répande.

La préface consécratoire se poursuit, demandant aux nouveaux pontifes les vertus requises pour leur office, le zèle à évangéliser, la pureté de la prédication, le pouvoir des clés, l'autorité ferme et l'efficacité de leur prière pour requérir la miséricorde divine.

La préface achevée, au chant de l'antienne *Unguentum* et du psaume 132 qui exalte la charité représentée par l'huile répandue sur la tête d'Aaron, on procède avec le Saint Chrême à l'onction des mains, retenues par un linge noué au cou des nouveaux évêques. Les mains jointes horizontalement, ils reçoivent la crosse qu'ils touchent entre les index et les majeurs des deux mains, puis l'anneau et le livre des évangiles retiré de leurs épaules. La crosse, bâton pastoral, signifie l'autorité sur les fidèles ; l'anneau signifie l'union sponsale du Christ avec l'Église[7], et la tradition de l'évangéliaire signifie la charge de prêcher l'Évangile. La remise de la crosse et de l'anneau, symboles de la transmission du pouvoir de gouverner, a fait l'objet, au Moyen-Âge, d'une grave crise opposant la papauté au pouvoir temporel qui prétendait investir lui-même les évêques ; cette crise a conservé le nom de querelle des investitures. La difficulté venait de la conjonction dans le pouvoir épiscopal diocésain d'un pouvoir spirituel et d'un pouvoir temporel sur lequel les rois et empereurs revendiquaient la suzeraineté. La papauté parvint difficilement à s'assurer l'exclusivité de la transmission de la crosse et de l'anneau.



Suite de la messe et concélébration

Ces rites achevés, les nouveaux évêques se retirent à leur autel pour les purifications des onctions – on essuie la tête et les mains pour qu'il ne reste plus rien du Saint Chrême – et pour continuer la messe jusqu'à l'antienne d'offertoire. Celle-ci récitée, les nouveaux évêques vont se présenter devant le consécrateur pour lui faire l'offrande chacun de deux cierges, deux pains et deux tonnelets de vin, en guise de remerciement pour la grâce qu'il leur a transmise, de même que les séminaristes offrent un cierge à l'évêque qui leur a conféré les ordinations.

On poursuit la messe qui, comme pour l'ordination des prêtres, sera concélébrée par l'évêque consécrateur et les évêques ordonnés. Mais contrairement au cas des simples prêtres, qui se tiennent à genoux dans le chœur accompagnés de leur prêtre assistant, les concélébrants vont se tenir debout au côté droit de l'autel, accomplissant les mêmes gestes que le célébrant. Ils vont consacrer une seule grande hostie et le calice et communieront à cette même hostie et au Précieux Sang.

Il est remarquable que dans les documents historiques, la première prière du canon de la messe qui nous ait été transmise depuis l'antiquité de l'Église, soit insérée dans un rite de consécration d'évêque. C'est celui qui est donné dans la Tradition apostolique de saint Hippolyte. Ce hasard historique permet de souligner que la célébration de la messe est d'abord le fait des successeurs des Apôtres, à qui le Sauveur a confié son Corps et son Sang pour offrir le sacrifice « en mémoire de Moi ». Les simples prêtres ne sont que les collaborateurs des évêques.

La messe se poursuit, tous les célébrants communiant à la même hostie partagée et au même calice. Lors de la récitation par le consécrateur de l'antienne de communion et de la postcommunion au



côté droit de l'autel, les concélébrants laissent la place et se retirent du côté gauche. Le pontife donne enfin la bénédiction pontificale habituelle.

Derniers rites

La bénédiction pontificale étant donnée, les nouveaux évêques se présentent devant le consécrateur pour recevoir la mitre et les gants, dûment bénits. Le pontife, en imposant les gants, rappelle comment Jacob se revêtit de peaux de bêtes pour se faire passer auprès de son père Isaac pour Esaü son frère, et ainsi recevoir la bénédiction réservée au fils aîné !

Ainsi revêtus de tous les insignes pontificaux, les nouveaux évêques vont être intronisés, c'est-à-dire conduits et installés sur la banquette disposée devant l'autel, pour faire face aux fidèles. Cette position, assis face au peuple, est le signe de l'autorité paisible du pasteur. S'il s'agissait de la consécration d'un évêque diocésain dans sa cathédrale, c'est sur son trône qu'on l'installerait.

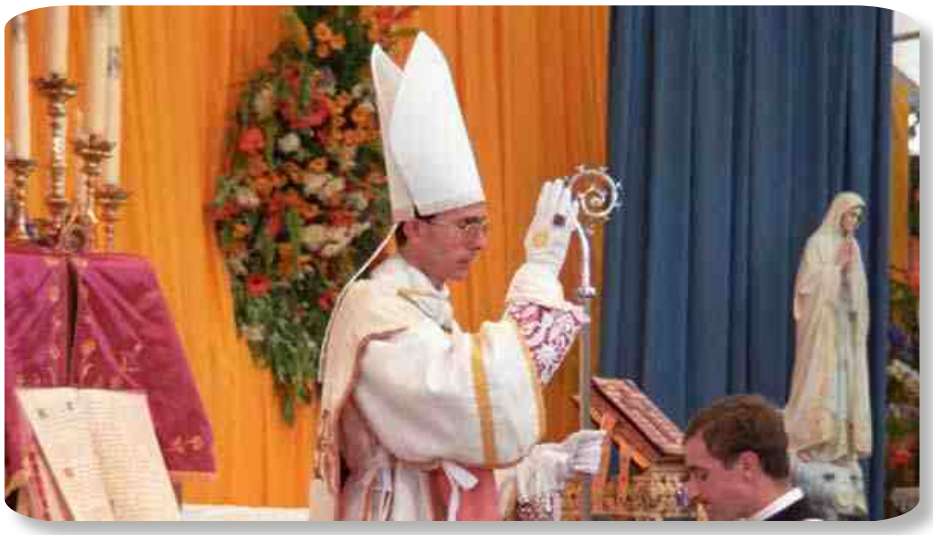
Puis, au chant du *Te Deum*, les évêques sont invités à traverser les rangs des fidèles pour les bénir. Une fois revenus, ils entendent l'oraison prononcée par le consécrateur – celle-la même qu'on utilise pour prier pour le pape lors des saluts du Saint Sacrement – avant de donner, chacun à son tour, la bénédiction pontificale à l'autel.

La cérémonie se clôt sur un geste de piété filiale des nouveaux évêques envers leur consécrateur : ce dernier se tient au côté gauche de l'autel, celui de l'Évangile, et chacun des nouveaux pontifes, partant du côté épître, s'avance vers lui en faisant trois génuflexions et en souhaitant *Ad multos annos*, manière antique de lui souhaiter une grande longévité. Cet usage s'est d'abord installé en l'honneur du pape lorsqu'il procédait lui-même à l'ordination des évêques, puis s'est répandu à tous les cas de consécration épiscopale. Il se conclut par le baiser de paix.

L'action de grâces

Enfin tout le clergé se retire du chœur en procession, les évêques récitant comme action de grâces le dernier évangile, le prologue de saint Jean.

La cérémonie du 1er juillet sera sans doute une grande joie en raison des grâces conférées aux nouveaux évêques en vue des fidèles, mais tempérée de tristesse puisqu'il faut l'accomplir dans des circonstances de crise, alors que la prétendue « archevêque de Cantorbéry » est reçue au Vatican en grande pompe et voit des évêques catholiques s'incliner pour recevoir sa « bénédiction[8] », alors qu'un évêque catholique participe activement à une « ordination épiscopale » anglicane[9] – avait-il le mandat pontifical ? – tandis que les fidèles catholiques



risquent peut-être une déclaration de schisme.

Quoi qu'il en soit, le souvenir des grâces répandues à cette occasion ne doit pas être perdu, et l'usage de l'Église traduit dans la liturgie recommande de célébrer dans le diocèse l'anniversaire de la consécration de l'évêque, parce que la grâce reçue à cette occasion a rejailli sur tous, et que de ce fait la joie doit être commune. *Mutatis mutandis*, nous garderons la reconnaissance pour les dons surnaturels dispensés par l'épiscopat auxiliaire conféré aux nouveaux évêques.

Deus, omnium fidelium pastor et rector, hos famulos, tuos quos Ecclesiae tuae præesse voluisti, propitius respice : da eis, quæsumus, verbo et exemplo quibus praesunt, proficere ; ut ad vitam, unam cum grege sibi credito, perveniant sempiternam. Per Christum Dominum nostrum.

Seigneur Dieu, guide et pasteur de tous les fidèles, regardez avec bonté vos serviteurs que vous avez voulu établir comme pasteurs à la tête de votre Église ; donnez-leur de servir par la parole et par l'exemple ceux qu'ils dirigent, et de parvenir ainsi à la vie éternelle avec le troupeau que vous leur avez confié. Par le Christ notre Seigneur.

1 Et non pour assurer la validité, comme si l'Église doutait a priori de la sincérité de ses ministres. Autrement, il faudrait multiplier les ministres pour tous les sacrements, surtout le baptême !

2 Ceci fut précisé solennellement par le pape Pie XII dans la Constitution apostolique *Sacramentum ordinis*, 30 novembre 1947, et repris explicitement dans le Pontifical.

3 Dom Pierre de Puniet, *Le pontifical romain – histoire et commentaire*, t.2, DDB, 1931, pp.17-18.

4 Cette différence n'est exprimée qu'au moment du rite de l'intronisation, lorsque le nouvel évêque est conduit par l'évêque consécrateur au trône : s'il est consacré dans la cathédrale du diocèse qu'il devra gouverner, on le conduit au siège liturgique de l'évêque du diocèse. Sinon, on le conduit à un siège disposé devant l'autel, face aux fidèles.

5 « Juger » : fonction de gouvernement de l'évêque diocésain. « Interpréter » : il s'agit de transmettre l'Évangile selon la doctrine de l'Église et non selon les fantaisies d'un quelconque novateur. « Consacrer, ordonner, offrir, confirmer » : il s'agit de l'administration des sacrements et de la célébration de la messe. Ainsi les trois charges d'enseigner, sanctifier et gouverner sont rappelées.

6 La majeure partie de ce texte remonte à saint Léon le Grand (V^{e} s.).

7 De même que le mariage est indissoluble, pendant longtemps il n'a pas été admis qu'un évêque soit transféré d'un diocèse à l'autre. Ce n'est cependant pas de droit divin – après tout saint Pierre a gouverné l'Église d'Antioche avant de se rendre à Rome pour en être le premier évêque.

8 Cf. https://infovaticana.com/fr/2026/04/25/polemique-benediction-de-sarah-mullally-au-vatican-avant-sa-reunion-avec-le-pape/ ; la photographie vient du compte X de Sarah Mullaly au 25 avril 2026 : @ArchbishopSarah.

9 Cf. https://fsspx.news/fr/news/fresno-un-eveque-catholique-co-consacre-un-eveque-anglican-sera-t-il-excommunie-58762 ; vidéo complète : https://www.youtube.com/watch?v=u-UJCFnTZPU

La Communauté

Prieuré Saint-Vincent-de-Paul – École Saint-Bernard

Prieur - Directeur de l'école : Abbé Louis Hanappier
Collaborateurs :
Abbé Jean-Pierre Boubée
Abbé Xavier Lefebvre
Abbé Nicolas Cadiet
Abbé Vincent Gélineau
Abbé Benoît Delétoille
Abbé Patrick Sheahan
Abbé Grégoire Molin
Frère Grégoire

Pour nous aider

Chèque

à l'ordre de la « Fraternité Saint-Pie X »

Virement

FSSPX PRIEURE ST VINCENT DE PAUL
IBAN : FR8030002083280000060027U37
BIC : CRLYFRPP
Reçu fiscal sur demande

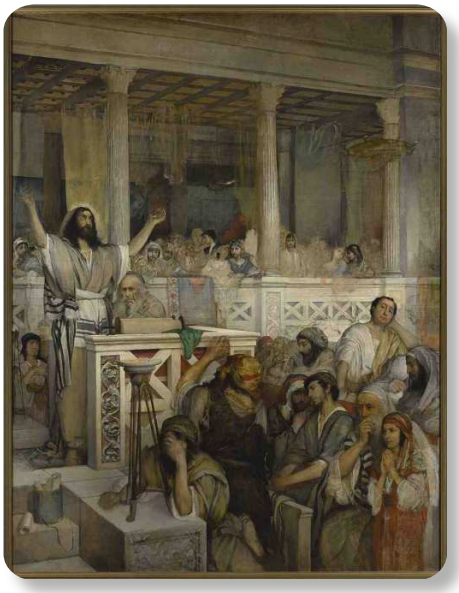
Pionnier de la prédication française, par l'abbé Vincent Gélineau

Installation à Saint-Lazare, conférences du mardi, formation de la Congrégation, toutes ces œuvres ne font pas oublier à notre saint sa priorité, les missions auprès des pauvres : « Notre principal est l'instruction du peuple de la campagne. » Il le voit comme la mission confiée par Dieu : « Notre-Seigneur demande de nous que nous évangélisions les pauvres. Nous avons grand sujet de nous humilier ici, voyant que le Père éternel nous applique aux desseins de son Fils qui est venu évangéliser les pauvres et qui a donné cela pour marquer qu'il était le Fils de Dieu, que le Messie qu'on attendait était venu. » C'est ainsi en effet, que Notre-Seigneur se présente à la synagogue de Nazareth en s'appliquant les mots du prophète Isaïe [1].

Saint Vincent poursuit en notant l'originalité de cette mission qui ne fait pourtant que reprendre celle du Sauveur : « Il ne se trouve en l'Église de Dieu aucune autre Compagnie qui ait pour son partage les pauvres et qui se donne toute aux pauvres pour ne jamais prêcher aux grandes villes. »

La ville n'a jamais manqué de prêtres ni de religieux capables d'étaler leur érudition et leur talent dans un langage au goût du jour. L'humilité de M. Vincent le pousse vers un autre champ d'apostolat où l'on prêche simplement, avec le souci d'instruire et non de briller. Fidèle à son principe, notre saint refuse, en 1650, d'envoyer seulement deux missionnaires à Périgueux pour prendre en charge le séminaire, parce qu'ils ne pourront prêcher les missions. S'il admet des exceptions, c'est pour prêcher des missions en ville à la demande des évêques ou pour prêcher des missions aux pauvres des campagnes réfugiés dans les villes.

S'inspirant de son exemple, d'autres congrégations se mettent aux missions. Là encore, humble comme toujours, notre saint réagit



Jésus prêchant à Capharnaüm
Gottlieb, 1879

par un désintérêt édifiant : « Il vaudrait mieux qu'il y eût cent entreprises de Missions, quoique préjudiciables à notre Institut, que si nous en avions détourné une bonne, comme est celle-là, sous prétexte de nous maintenir [2] » ; « Quant à nous, nous devons désirer que tout le monde prophétise et que les ouvriers évangéliques se multiplient... Pour beaucoup qu'il y en ait dans l'Église de Dieu, nous ne manquerons jamais d'occupation, tant que nous lui serons fidèles [3]. »

Les missions au concret

Entre 1625, installation aux Bons-Enfants, et 1660, mort de saint Vincent, la maison parisienne a assuré plus de 840 missions. Et souvent, même jusqu'à un âge avancé, notre saint y est intervenu personnellement, soucieux de ne pas perdre le contact avec cet apostolat si fondamental dans son œuvre.

Il tenait à ce que ses missionnaires rayonnent par l'humilité et la douceur, à ce qu'ils s'expriment simplement, à ce qu'ils pratiquent la charité envers tous et spécialement à l'égard des hérétiques.

Quelques jours avant l'ouverture des exercices, un missionnaire se rendait au lieu de la mission, demandait humblement la bénédiction et l'agrément du curé avant d'annoncer en chaire la grande grâce de la Mission.

Au jour fixé, les missionnaires venaient s'installer au village et commençaient alors les différents exercices : prédications du matin, petit catéchisme aux enfants peu après midi, grand catéchisme aux adultes le soir, confessions, réconciliations, visites de malades, ... Ainsi les travaux des champs n'étaient pas perturbés et les plus pauvres pouvaient venir aux exercices. Pour notre saint, l'essentiel du bien de la mission passe par le catéchisme, où le missionnaire se fait l'écho de Notre-Seigneur enseignant ses apôtres. Et il tient à ce que cette prédication soit accessible aux plus simples.

En effet, le but de la Mission, c'est la rénovation totale de la paroisse et, pour cela, elle doit être prolongée jusqu'à ce que toutes les âmes aient rempli leur devoir. Ce devoir se résume en trois points : l'instruction des choses nécessaires au salut, la confession générale et la communion générale qui avait lieu en fin de Mission.

C'était un grand jour. Les missionnaires unissaient les enfants à leurs parents. Toute la paroisse était conviée à la table du Maître, dans la joie émouvante de la réconciliation. Notre saint tenait à la dévotion exemplaire des enfants en cette occasion : « C'est un des principaux moyens que nous ayons pour toucher les personnes plus âgées qui ont le cœur dur et obstiné, lesquelles se laissent vaincre à cette dévotion des enfants et du soin qu'on prend après eux. »

Le lendemain, messe d'action de grâce pour les communiants, puis les jours suivants les missionnaires s'occupaient des enfants,

leur faisant le catéchisme et les confessant. Personne n'était laissé de côté. La mission durait le temps qu'il fallait, des semaines et des mois, pour que tous soient suffisamment instruits et mis en état de salut.

Il est facile de comprendre que ces Missions eurent d'excellents résultats dans les paroisses qui en profitèrent. Dans l'une des paroisses du diocèse de Paris, fidèles et curé étaient en lutte. Au cours d'une dispute dans l'église, le curé avait été blessé, et les coupables avaient été emprisonnés. Consulté sur la conduite à tenir, notre saint ne trouve qu'un remède efficace : la Mission. À la fin de celle-ci, la paroisse est méconnaissable, la paix et la charité règnent.

La petite méthode

Pendant les mois d'été, les missionnaires se retrouvaient pour préparer les prédications et suivre la retraite annuelle, belle occasion pour notre saint de perfectionner ses disciples dans l'éloquence simple, capable de toucher et d'instruire les pauvres des campagnes. À tour de rôle, chaque missionnaire donne un sermon devant ses confrères, et Vincent lui-même montre l'exemple.

Dans une conférence, restée célèbre, le 20 août 1655, il expose ainsi ce qu'il appelle « la petite méthode », c'est-à-dire la manière de prêcher simplement, solidement et clairement. Elle est inspirée de la manière de parler du Sauveur lui-même.

Elle est marquée par le souci de l'efficacité, c'est-à-dire de la conversion des âmes : prêcher simplement, humblement, en utilisant des comparaisons familières, comme Notre-Seigneur dans l'Évangile. Par exemple, dans une prédication morale, elle consiste à expliquer simplement le motif de pratiquer une vertu, la nature de cette vertu et les moyens de la développer en nous.

Notre saint y tenait beaucoup et savait insister auprès de ses prêtres pour qu'ils prêchent simplement. Une fois, il dut insister trois jours de suite, allant jusqu'à se mettre à genoux devant un prêtre qui refusait obstinément de s'abaisser à prêcher simplement. Mais ce fut sans résultat et il n'eut que le soulagement de le voir quitter la Compagnie.

« La simplicité donc, mes frères ; prêchons Jésus-Christ et les âmes ; disons ce que nous avons à dire, simplement, bonnement, humblement, mais fortement et charitablement ; ne cherchons point à nous satisfaire, mais à satisfaire Dieu, à gagner les âmes et à les porter à la pénitence, car tout le reste n'est que vanité et orgueil ; oui, en user autrement n'est que superbe, pure superbe, et dont Dieu saura bien, voyez-vous, un jour châtier ceux qui s'y sont laissés emporter [4]. »

Peu à peu, ce nouveau style de prédication gagne toutes les églises de Paris, pour le plus grand bien des âmes : au lieu de se prêcher soi-même dans un discours pompeux, l'orateur prêche Jésus-Christ.

Quelle grâce extraordinaire ! Le souci de l'âme des pauvres, de leur prêcher simplement inspire à notre saint la méthode que tout le monde veut suivre, celle qui va former Bossuet et les grands prédicateurs du XVII[e] siècle.

1 Lc 4, 18.
2 Lettre du 29 mars 1652.
3 Lettre du 19 avril 1652.
4 Conférence du 8 juin 1658.



Un uniforme catholique ? par l'abbé Vincent Gélineau

Dans les grandes occasions, il est facile de saisir que le vêtement compte : un défilé de militaires sans uniforme, un directeur général sans veste ni cravate, ou une mariée sans sa robe nous semblent invraisemblables.

Qu'on le veuille ou non, le vêtement compte. Il dit quelque chose de nous-même, il dit qui on est et quel on veut paraître. Pour s'en convaincre, il suffit de s'arrêter sur le souci que peut se faire une mère de famille pour habiller tout son petit monde et de voir combien elle est mortifiée de voir ses chers petits revenir de l'école avec des vêtements tâchés ou déchirés. Au théâtre, on voit bien que le déguisement joue son rôle et campe un personnage.

Quel est notre rôle ? ... non pas au théâtre, mais dans la réalité, dans notre vie de tous les jours, pour nous qui sommes baptisés ? Quel vêtement correspond à ce rôle ?

Sans entrer dans tous les détails, ces quelques lignes s'attachent à donner quelques éléments de réflexion sur une élégance catholique.

L'élégance, marque de respect

En plus d'aspects purement pratiques, le choix du vêtement marque le respect que l'on souhaite inspirer ou que l'on veut accorder au prochain. La tenue du dimanche exprime le respect de la majesté divine. L'uniforme des militaires inspire le respect et marque le respect pour les cérémonies où il est porté. Au contraire, il y a une forme de mépris à négliger sa tenue dans les occasions où l'on devrait manifester le respect. Avant de paraître à l'autel, le prêtre revêt non seulement la soutane, signe de sa consécration à Dieu, mais aussi différents ornements qui manifestent par de riches symbolismes qu'il va agir dans la personne du Christ.

Dans la plupart des cas, cette élégance, qui marque le respect, a un



coût et une exigence. La tenue élégante est fragile, salissante, coûteuse et elle impose même une certaine retenue dans les gestes. Il faut en prendre soin et elle nous invite à nous tenir mieux. Qu'on le veuille ou non, la tenue adaptée au sport ne manifeste pas le respect que suscite un complet veston. Qui oserait se présenter en short à l'entretien d'embauche d'une direction financière d'un grand groupe ? Il risquerait de ne pas être pris au sérieux.

Les conventions sociales peuvent varier en fonction des pays et des époques, mais, de toute façon, pour exprimer le respect, il faut accepter de se gêner. Certes, l'attention portée au regard des autres peut devenir excessive avec le respect humain, mais le soin de son apparence est légitime. L'élégance est exigeante et, rien qu'à ce titre, elle met en jeu des vertus et suppose une éducation. Quelles sont les raisons de ces exigences ?

Quel rayonnement pour une élégance catholique ?

L'uniforme, en plus de marquer un respect, indique un rôle dans la société. Pour saisir les raisons positives d'une élégance catholique, il faut d'abord s'interroger sur ce que devrait rayonner un catholique.

La foi lui rappelle tout d'abord qu'il a une âme spirituelle et immortelle qui anime un corps mortel. Par la grâce du baptême, il porte en lui la présence de la Sainte Trinité. Le corps d'un chrétien est le temple du Saint-Esprit. La dignité du chrétien appelle un respect profond. Voilà pourquoi un catholique se doit de refléter la perfection divine par son attitude et sa tenue. Il y a des tenues négligées qui ne conviennent pas à un catholique conscient de sa dignité, noblesse oblige. D'ailleurs, souvent ces modes négligées ont été introduites au nom de la révolte contre la société et contre Dieu. Les révolutionnaires savent bien l'importance du vêtement et de l'uniforme.

Si le vêtement exprime quelque chose de l'âme, c'est particulièrement vrai au féminin. Il est facile de constater que, dès sa tendre enfance, la femme est très sensible à ce sujet. Elle s'en préoccupe davantage que l'homme. Le corps féminin, dernier chef-d'œuvre sorti des mains du Créateur, temple de la vie, appelle en effet un respect tout particulier. Alors que l'homme reflète la perfection divine plutôt par sa vigueur, la femme le fait davantage par son élégance et sa beauté.



L'élégance chrétienne apparaît donc comme une mission particulièrement féminine.

Si le psaume 44 souligne que le Christ est le plus beau des enfants des hommes, la liturgie insiste bien davantage sur la beauté de sa Mère : « Vous êtes toute belle », l'*Ave Regina Cælorum* revient plusieurs fois sur cette louange, et c'est presque le signe distinctif de celle qui est bénie entre toutes les femmes lorsqu'elle apparaît sur terre. À Pontmain, les enfants en perdent l'appétit ; à Fatima, la petite Jacinthe ne peut s'empêcher d'en parler ; la Vierge Marie apparaît toujours rayonnante de beauté et de pureté. Le vêtement soigné qu'elle porte joue un rôle en couronnant cette élégance.

Pour refléter la beauté pure et rayonnante de la Vierge Marie, il faut bien du courage à une jeune fille. Il lui faudra lutter contre le respect humain, mais elle inspirera le respect et ne mesurera sûrement pas toute l'heureuse influence de ses efforts dans la pratique de la vertu de modestie.

Pudeur et beauté

Pour aller plus loin, et donner la raison profonde de la nécessité et de l'importance du vêtement, il nous faut remonter au péché originel. Notre catéchisme donne une lumière décisive sur cette question qui pouvait paraître tout à faire secondaire au premier abord.

Y aurait-il eu de beaux uniformes s'il n'y avait pas eu le péché originel ? Il est difficile de le dire. Mais la Révélation nous apprend que le désordre entraîné dans notre nature par le péché originel a poussé Adam et Ève à se vêtir. Le vêtement est nécessaire non parce que le corps est mauvais, mais à cause de la blessure de concupiscence. Par cette dernière, la sensualité n'est plus parfaitement gouvernée par la raison. Cette révolte interne est une peine de la révolte du péché originel contre Dieu.

Apparaît alors, chez Adam et Ève, un sentiment très noble qu'on appelle la pudeur : la honte pour l'âme humaine de la désobéissance de la chair. Ce n'est pas tout à fait une vertu, car elle suppose un état imparfait chez nous, mais c'est une belle disposition qui sauvegarde la vertu. Comme l'affirme saint Ambroise : « Elle est la compagne de la pureté et sa présence rend la chasteté plus sûre [1]. » Dans l'état de misère suite au péché originel, l'homme et la femme se respectent en voilant ce qui peut éveiller la concupiscence, pour manifester la spiritualité de l'âme et la faire rayonner.



La Vierge à l'Enfant avec deux anges
Botticelli (1469)

Il y a plus. Dieu lui-même intervient directement auprès de nos premiers parents et vient au secours de leur confusion : « Dieu fit à Adam et à sa femme des tuniques de peau et les en revêtit [2]. » Cette imposition solennelle d'un vêtement ample et long par Dieu en souligne l'importance morale. Le vêtement ample, il est facile de le comprendre, masque le côté animal, habille le corps, exprime une certaine noblesse, inspire le respect et la pureté. C'est cela la beauté d'une créature composée d'un corps de chair et d'une âme spirituelle et immortelle.



On comprend les encouragements de Pie XII aux jeunes filles de l'Action catholique se lançant dans une croisade pour la modestie chrétienne : « Aujourd'hui, chères filles, la croisade n'est point dans l'épée, le sang ou le martyre, mais dans l'exemple, la parole et l'exhortation. Contre vos énergies et vos desseins se dresse, tel un ennemi capital, le démon de l'impureté et de la licence des mœurs. Levez hautement la tête vers le Ciel, d'où le Christ et la Vierge Immaculée, sa mère, vous contemplent. Soyez fortes et inflexibles dans l'accomplissement de votre devoir de chrétiennes. Prenez la défense de la pureté en marchant contre la corruption qui amollit la jeunesse… Que la reine des anges, victorieuse du serpent insidieux, toute pure, toute forte de sa pureté, soutienne vos efforts dans cette croisade qu'elle vous a inspirée [3]. »

1 Saint Ambroise, *De officiis*, I, 20
2 Gn 3, 21
3 Pie XII, Discours du 22 mai 1941 aux jeunes filles de l'Action catholique de Rome

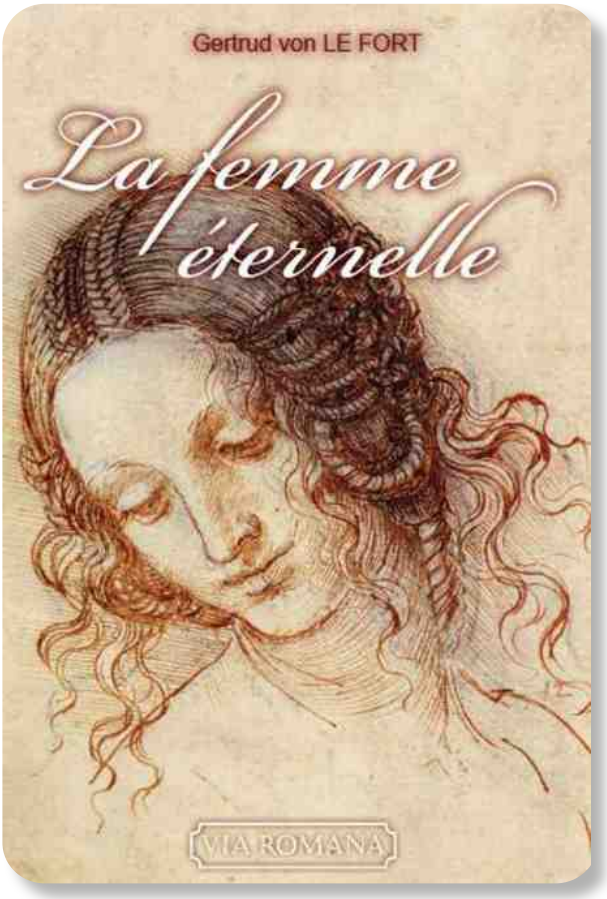
La femme éternelle, Lu par l'abbé Vincent Gélineau

Dégager le vrai rôle de la femme, scruter son rôle symbolique, telle est l'ambition de Gertrud von Le Fort dans son chef d'œuvre écrit en 1934. Peu connue en France, elle a pourtant inspiré Georges Bernanos qui reprend le personnage Blanche de la Force dans son *Dialogue des Carmélites*. D'origine prussienne et calviniste, elle se convertit au catholicisme en 1926, à l'âge de 50 ans, et finit ses jours en Bavière.

Elle nous livre ici le fruit d'une réflexion littéraire et spirituelle qui se nourrit aussi bien des classiques et de l'histoire que de la contemplation du mystère de Marie, « bénie entre toutes les femmes ». D'emblée, elle note que « c'est le catholicisme qui a énoncé sur la femme les propositions les plus fortes qui aient jamais été prononcées. »

Elle nous invite à voir comment le dogme de l'immaculée conception nous plonge « dans la splendeur de l'aurore de la création ». Il « représente ce que l'homme était alors qu'il n'était pas encore une créature déchue… le visage de la créature avant qu'elle ne fût profanée, l'image même de Dieu dans l'humanité » (p. 13). Dans une page d'une actualité religieuse brûlante, elle résume le dogme marial ainsi : « c'est la participation de la créature à sa Rédemption ». De là, elle insiste sur les vocables de co-rédemptrice et médiatrice de toute grâce.

Scrutant le mystère de Marie dont la figure humaine est enfouie dans le secret de Dieu, l'auteur élabore une riche réflexion sur le voile, symbole du métaphysique, mais aussi de la féminité. « Tous les grands moments de la vie d'une femme nous la montrent voilée. L'épouse le jour de ses noces, la veuve, la religieuse sont revêtues du même vêtement symbolique » (p. 19). C'est dans cette lumière profondément religieuse que se développent ces belles réflexions sur la féminité qui peut déchoir de sa dignité en imitant la faute d'Ève : « Partout où il y a don de soi, on voit rayonner le mystère de la femme éternelle. Mais quand la femme se cherche pour elle-même, alors elle perd son rayonnement, en voulant mettre en avant sa propre image, elle détruit sa figure éternelle » (p. 17). Le voile marque ses grandeurs : « C'est toujours l'idée du voile qui nous permet de comprendre que, là où les œuvres des femmes atteignent à une véritable originalité et à une véritable grandeur, elles donnent, plus que les hommes, l'impression qu'elles sont inspirées par la grâce… Ce n'est donc pas par hasard que le génie féminin ne se découvre véritablement que dans le domaine religieux » (p. 33). Résumant sa pensée, elle arrive tout naturellement à la notion profondément chrétienne de respect : « La présence de l'élément féminin signifie la présence cachée d'un élément réconfortant, prêt à soutenir et à assister. La femme a le privilège d'inspirer un grand respect… Le thème du respect, c'est sous un autre nom le thème du voile » (p. 46).



L'ouvrage s'achève en évoquant la maternité : « Être mère ne peut jamais devenir la tâche particulière de la femme à une époque donnée, mais être mère est la tâche par excellence de la femme… Dans la figure de la vierge, la femme se tient isolée face au temps, dans celle de l'épouse, elle partage son temps avec l'homme, dans celle de la mère, elle surmonte le temps. La mère est l'image de l'infini terrestre, les millénaires passent sur ses joies comme sur ses malheurs sans laisser de traces. La mère est toujours identique à elle-même » (p. 62).

D'une manière discrète et délicate est ensuite décrit le rayonnement spécifiquement féminin de la maternité spirituelle, qui joue un rôle déterminant dans la transmission de la culture. Au fond, c'est le rôle qu'entend jouer notre auteur qui a consacré sa vie à la littérature pour exercer sa maternité spirituelle et protéger des âmes trop insouciantes des sombres attaques d'un féminisme utopique.

Ce grand classique ne décevra pas le lecteur attentif aux expressions merveilleuses qui éclairent le mystère voilé de l'éternel féminin.

La femme éternelle
Gertrud von Le Fort
Édition Via Romana, 2008

Jean Jouvenet, *La Visitation*, 1716, Notre-Dame de Paris,

par Mme Louis-Marie Tilloy



La fête de la Visitation approche : rendons-nous à Notre-Dame de Paris. Dans le bas-côté droit, proche de la sortie, un immense tableau de plus de quatre mètres de haut, représente la visite de la Vierge Marie à sa cousine Élisabeth, épisode qui suit immédiatement l'Annonciation dans l'évangile selon saint Luc. Dans une palette riche et décorative, Jean Jouvenet (1644-1717) a représenté la scène de façon théâtrale : le groupe principal est situé au centre, sur un emmarchement qui évoque le perron d'une imposante demeure en pierre, bien éloignée de ce que devaient être les maisons de Palestine au Ier siècle. À droite, le fronton fait même penser à un temple, en référence peut-être à l'appartenance de Zacharie et Élisabeth à la tribu de Lévi, qui fournissait les prêtres de l'Ancienne Alliance. Élisabeth est une vielle femme qui s'incline profondément vers la Sainte Vierge en joignant les mains ; derrière elle à gauche, Zacharie porte une tunique à franges dorées sous son vêtement vert, sans doute pour suggérer son rôle sacerdotal. Notre-Dame, pour sa part, ne prête plus attention à sa cousine : après la salutation de celle qui l'a reconnue pour la mère du Sauveur, elle étend les bras et lève le visage au ciel pour chanter le *Magnificat*. Toutes les lignes de la composition soulignent cet élan, en formant des V emboîtés, ouverts vers le ciel. Vêtue d'un bleu intense, animée d'un saint enthousiasme, elle rayonne et attire les regards, invitant à s'unir à son action de grâces à la pensée de l'incompréhensible miséricorde de Dieu à l'égard de l'humanité…

À droite de Notre-Dame, un homme prolonge la ligne oblique formée par les précédents personnages. Un bâton de marche à la main, il s'appuie sur son âne, lequel semble esquisser une révérence, peut-être pour symboliser la prédilection de Dieu pour les humbles chantée par la Vierge. Dans cet homme, les commentateurs voient saint Joseph : même si l'Évangile ne le dit pas, comment imaginer que Marie ait fait seule la route de Nazareth à Ain Karem, où la tradition situe la maison d'Élisabeth ? Il y a 140 km à parcourir…

Autour des personnages principaux se répartissent des groupes de figures disposées approximativement en cercle, formant un cadre pour la scène principale : au premier plan à gauche, des vieillards, une femme et une petite fille expriment leur surprise devant l'événement : ce sont « toutes les générations » qui proclament Marie bienheureuse. Au-dessus, trois anges, portés par une épaisse nuée, manifestent leur admiration d'une manière plus conventionnelle. Plus extérieurs à la scène, on voit une servante à droite, mais surtout un groupe d'hommes à gauche où l'on reconnaît le commanditaire de l'œuvre et l'artiste : l'homme aux cheveux blancs mi-longs, dont le visage caractérisé manifeste qu'il s'agit d'un portrait, est le chanoine de La Porte (1627-1710) qui voulut s'associer aux travaux de transformation du chœur de la cathédrale, consécutifs au vœu de Louis XIII (mais exécutés sous Louis XIV entre 1710 et 1714). Il commanda à cet effet un ensemble de huit tableaux illustrant la vie de la Vierge. Placés au-dessus des stalles, ceux-ci furent dispersés à la Révolution. Deux seulement sont aujourd'hui visibles dans la cathédrale : *L'Annonciation* de Claude Hallé, à gauche en entrant, et *La Visitation* qui nous intéresse. Jean Jouvenet se représente également (de profil, en rouge), pour manifester sa dévotion au mystère, mais choisit de donner une image de lui dans sa jeunesse alors qu'il a peint ce tableau à 73 ans.

Foisonnante, cette œuvre présente tous les ingrédients de la sensibilité baroque du peintre, autrefois formé par Charles Le Brun : profusion de personnages, théâtralité, gestuelle, richesse de la palette. Malgré ces composantes qui pourraient suggérer une approche mondaine, l'artiste, qui a essentiellement réalisé des œuvres religieuses (voir par exemple *La résurrection du fils de la veuve de Naïm*, à la cathédrale Saint-Louis de Versailles, cf. Le Saint-Vincent n° 27), témoigne ici d'une touchante piété. C'est sa signature, placée en bas à droite sur la dernière marche, qui l'exprime : *J. Jouvenet dextra paralyticus sinistra fecit 1716* : peint de la main gauche en raison de la paralysie de sa main droite… Frappé trois ans plus tôt par une attaque cérébrale, l'artiste ne pouvait plus se servir de sa main droite. Courageusement, il s'habitua à peindre de la main gauche. Il mourut quelque mois après avoir livré cette œuvre jubilatoire qui constitue, en quelque sorte, son testament qui est… un *Magnificat*.

Prieuré Saint-Vincent-de-Paul - 2, chemin de Grand'Maisons - 78450 Villepreux
Tél : 09 50 75 91 08 - Courriel : 78p.villepreux@fsspx.fr
Directeur de la publication : Abbé L. Hanappier

Calendrier trimestriel - Dates à retenir

Kermesse du prieuré et de l'école
Dimanche 14 juin à Villepreux

Adoration du Saint-Sacrement
Vendredi 19 juin : à Bailly de 12h30 à 16h40, à Villepreux de 18h à 22h

Jubilé d'or de monsieur l'abbé du Chalard
Dimanche 21 juin à Villepreux
Messe solennelle à 10h

Pèlerinage de rentrée - Samedi 26 septembre
de Villepreux à Poissy

Récollections mensuelles

Pour les messieurs - reprise le 7 octobre
6h Messe, 6h30 Méditation, 6h50 Café

Pour les mères de famille - reprise le 1er octobre
9h Messe, 9h35 Café, 9h55 Conférence, 10h40 Chapelet

Cours de catéchisme

Pour les adultes : reprise le 9 septembre
Pour les enfants et les adolescents : reprise le 9 septembre